L'AMOUR DIABLE,

COMÉDIE.

EN UN ACTE EN VERS:

Par Mr. LEGRAND.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

NAPLES.

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

68852

ACTEURS.

FOLIDOR, *Soufleur.*

ELISE, *Femme de Folidor.*

HORTENSE, *Fille de Folidor, & d'Eliſe.*

FRANCILLON, *jeune Ecolier, Fils de Folidor & d'Eliſe.*

LEANDRE, *Amant d'Hortenſe.*

POLYCRASSE, *Précepteur de Francillon.*

NERINE, *Suivante d'Hortenſe.*

VALENTIN, *Valet de Léandre.*

MUSICIENS & MUSICIENNES.

La Scéne eſt à Paris dans la Maiſon de Folidor.

L'AMOUR DIABLE, *COMÉDIE.*

SCÉNE PREMIÉRE.

HORTENSE, NERINE.

NERINE.

VOilà plus de dix fois que je vais, que je viens; Perſonne ne paroît.

HORTENSE.

Quels chagrins ſont les miens;
Les meſures ſans doute auront été mal priſes;
Car Leandre m'écrit, qu'à huit heures préciſes,
Il ſçaura ſe trouver dans cet appartement:
Il en eſt bientôt neuf.

NERINE.

Oh! quel empreſſement!
Votre Pere vous tient dans ce lieu renfermée
Depuis un mois, & c'eſt pour être accoutumée...

HORTENSE.

Reliſons cette lettre.

NERINE.

Eh bien reliſons la ;
Même choſe toujours je crois, s'y trouvera ;
Et ſans qu'il ſoit beſoin de la lire & relire,
Si vous voulez, par cœur je m'en vais vous la dire.

Je ſuis occupé depuis trois jours à faire percer un plancher qui ſe trouve au deſſous de la Salle voiſine de votre appartement, j'eſpére...,

HORTENSE.

Il ſe ſera mépris peut-être de Plancher.

NERINE.

Une peu de patience ; il faut encor chercher.
(*regardant le parquet.*)
Je crois apperçevoir ici quelque ouverture.

HORTENSE.

En effet, au Parquet je vois une coupure.
Sans doute que par-là Léandre doit venir.

NERINE.

Que vous aurez de joie à vous entretenir !
Avec tous ſes verroux, Folidor votre Pere
Sera bien attrapé ! Ma foi, l'on a beau faire,
Il n'eſt rien dont l'Amour ne vienne enfin à bout.
Porte, plancher, muraille, un Amant force tout.
Voyez-vous au parquet une eſpece de trappe ?

HORTENSE.

Et ſi, par un malheur, tout l'ouvrage s'échappe,
Et va bleſſer quelqu'un...

NERINE.

Qui pourroit-on bleſſer ?

HOR-

HORTENSE.

Ceux qui chez Sauterot vont apprendre à danſer.
Sa Sale eſt là-deſſous. Les leçons qu'il donne...

NERINE.

Fi donc! depuis trois mois il n'y vient plus perſonne,
La Salle ne vaut pas par mois un quart d'écu.
Léandre à ſon ſecours eſt à propos venu;
Cent Louis qu'il lui donne, afin d'en être maître,
Lui feront bien plaiſir.

HORTENSE.

Mais Sauterot, peut-être,
Ira tout découvrir.

NERINE.

Peſte! il n'oſe jaſer;
Allez, il eſt diſcret, quoique Maître à danſer;
Et d'ailleurs, s'il parloit, il ſe perdroit lui-même:
N'eſt-il donc pas d'accord de tout le ſtratagême?
On perce ſon plancher parce qu'il le veut bien;
On ne lui donne pas cent Louis d'or pour rien.

HORTENSE.

Et ſi mon Pere vient dans le tems que Léandre...

NERINE.

Non, non, ne craignez point qu'il vienne vous ſurprendre.
Il s'eſt couché ſi tard qu'il eſt encore au lit.

HORTENSE.

Qu'eſt ce donc qu'il fit tant hier au ſoir?

NERINE.

Ce qu'il fit?

Il ſe mit a ſoufler ; il fondit nos mouchettes,
Ne trouvant ſous ſes mains ni cuillers ni fourchettes.
Il avoit avec lui le petit Francillon,
Qui l'aidoit à ſouffler.

HORTENSE.

Mon petit frere ? bon
Tu te moques.

NERINE.

Ma foi, votre Pere commence
A l'inſtruire déja dans ſa belle Science.
Il lui montre comment par regle & par raiſon
Il faut un jour....

HORTENSE.

Fort bien ! ruiner ſa maiſon.
Objet de mille foux, Pierre philoſophale,
Hélas ! qu'à mon repos tu te trouves fatale !
Que mon pere eſt cruel !

NERINE.

Oui bien, fou. Les eſprits
L'occupent tellement & les jours & les nuits
Qu'il perd le ſien. Ma foi, c'eſt un Viſionnaire.
Il fait venir chez lui Léandre & le Notaire,
Ses amis, ſes parens ; en un mot, le Contrat
Etoit prêt à ſigner, lorſqu'il lui prend un rat.
Quoique Léandre eut fait de tres-grandes dépenſes,
Il contremande tout : feſtin, muſique, danſes.
Et pourquoi tout cela ? Parce que, par malheur,
Il venoit de manquer le degré de chaleur.
Bien plus. Il fait ſerment qu'il n'aura point de gendre.
Qu'il n'ait achevé l'œuvre.

HOR-

HORTENSE.

Et je jure à Léandre,
Que ſi mon pere encor differe à l'accepter,
Pour me donner à lui je ſçaurai tout tenter,
Que je ſuivrai ſa bonne ou mauvaiſe fortune.

NERINE.

Ce ſera fort bien fait. Dés ce ſoir, ſur la brune,
Sans avertir perſonne, & ſans prendre congé,
Un bon enlevement .. & tout eſt délogé.

HORTENSE.

Dès ce ſoir?

NERINE.

Pourquoi non? Madame votre Mere
Sçaura bien tenir tête à Monſieur votre Pere.
Elle eſt maîtreſſe femme alors qu'elle s'y met.
Propoſons-lui. Gageons qu'elle vous le permet.

HORTENSE.

Il faut l'en avertir; mais je crains pour Léandre.

NERINE.

Notre ami Valentin ſçaura tout entreprendre.

HORTENSE.

Quel eſt ce Valentin?

NERINE.

C'eſt un garçon bien fait,
Que depuis peu Léandre a choiſi pour valet.
C'eſt un ruſé manœuvre; c'eſt un avantage
Que votre Pere encor n'ait point vu ſon viſage,
Il pourra le tromper bien plus facilement.

HORTENSE.

Nérine, que Léandre a peu d'empreſſement!
Eh! ne devroit-il pas... mais la trappe remue.

(*La trappe s'ouvre,*)

NERINE.

Ce ſont eux.

HORTENSE.

De frayeur je ſens mon ame émue.

NERINE.

Et moi d'amour, Madame.

SCÉNE II.

LEANDRE, HORTENSE, VALENTIN, NERINE.

VALENTIN, *ſortant de la trappe avec Léandre.*

Enfin, nous y voici.
Eh bien, qu'eſt-ce, comment ſe porte-t'on ici?

LEANDRE.

Enfin, après un mois, je vous revois, Hortenſe:
Que ce moment tardoit à mon impatience!
Non, je ne ſonge plus à mes chagrins paſſés;
Et quelque déſeſpoir...

VALENTIN.

Ah! comme vous jaſez!
Nous ſommes par machine entrés céans, peut-être
On nous fera tous deux voler par la fenêtre.
Allons d'abord au fait.

LEANDRE.

Vous ne me dites rien,

Hor-

Hortenſe? votre amour n'eſt pas égal au mien.

HORTENSE.

De plus d'une façon l'amour ſe fait connoître.
Dans vos tranſports charmans le vôtre ſçait paroître ;
Et moi, lorſque je crains que dans notre entretien..

VALENTIN.

Suffit. Vous nous aimez, & nous le ſçavons bien.
Nous avons entendu, cachés ſous cette trappe....

NERINE.

On entend de là-bas?

VALENTIN.

Pas un ſeul mot n'échappe :
Tiens, Madame a juré de ſe donner à nous,
Si l'on nous refuſoit plus long-tems pour Epoux :
Toi ....

NERINE.

Je n'ai rien juré.

VALENTIN.

Tu m'as rendu juſtice,
Tu m'as trouvé bienfait.

NERINE.

Mais, par quelle malice
Nous faire tant languir?

VALENTIN.

Moi, j'étois occupé
A crouſtiller là-bas les reſtes du ſoupé.
Nous avons travaillé la nuit comme le Diable,
Et bu .... nos ouvriers ſont encor ſous la table;
Je les ai bien griſés.

NERINE.

Pourquoi, donc ce matin

Boi-

Boire encor ?

VALENTIN.

Nous avons vingt bouteilles de vin,
Toutes pleines là bas ;

LEANDRE.

Toûjours parler de boire ?
Et l'affaire ....

VALENTIN.

Elle eſt faite, & vous m'en pouvez croire.

HORTENSE.

Quelle affaire ?

VALENTIN.

Un moyen pour ſervir votre amour,
Et qui vous donnera l'un à l'autre en ce jour.

LEANDRE.

Pour moi, je doute fort que cela réuſſiſſe,
Lorſque par un enfant ſe conduit l'artifice.

HORTENSE.

Quel enfant ?

LEANDRE.

Francillon votre frere.

HORTENSE.

Comment ?

VALENTIN.

Inſtruit que votre Pere avoit fait un ſerment
De ne point marier abſolument ſa fille,
Qu'il n'eut, en faiſant l'or, enrichi ſa famille ;
Jugeant de ſon eſprit par cet entêtement,
Et qu'il ne voudroit pas fauſſer ſon beau ſerment,
J'ai gagné Francillon par de belles paroles,
Et j'ai fait à ſes yeux briller quelques piſtoles.
Il fera tout pour nous.

HORTENSE.

Que peut-il faire encor?

VALENTIN.

J'ai mis entre ſes mains un certain lingot d'or
Que m'a donné Monſieur ; & notre petit drôle....
Suffit, il eſt inſtruit, & fera bien ſon rôle.
Votre Pere croira....

HORTENSE.

J'entrevois ton projet :
Mais ſi malgré tes ſoins il n'avoit point d'effet ?

VALENTIN.

Recours à d'autres. Moi, jamais je ne me laſſe,
Et je pourrai jouer cent tours de paſſe-paſſe,
Par cette trappe-là ; nous ſommes avancés,
La tranchée eſt ouverte ; une fois ; c'eſt aſſez ;
Et comme le bon homme à plus d'une folie,
Qu'il aime la Muſique autant que la Chymie ;
Au tems du dénouement, avec une chanſon,
S'il ſe fâche, on ſçaura le mettre à la raiſon.
Sauterot a mandé ſes amis, ſes amies,
Tous gens de l'Opera, dont les voix ſont jolies,
Ils doivent ſe trouver ici tantôt.

LEANDRE.

Fort bien.

VALENTIN.

Vous voyez bien, Monſieur, qu'on n'a négligé rien.

NERINE.

Auſſi ſommes nous ſûrs d'une ample récompenſe.
Mais j'entens quelque bruit.

HORTENSE.

C'eſt mon frere, je penſe.

SCÉ-

SCÉNE III.

HORTENSE, NERINE, LEANDRE, VALENTIN, FRANCILLON,

VALENTIN.

EH! bon jour, Francillon.

FRANCILLON.

Ah! Meſſieurs les Amans,
Je vous croyois déhors, & vous êtes dedans?
Eſt-ce que vous auriez enfoncé notre porte?
La ſerrure pourtant en eſt rudement forte.
Non ſeulement la nuit, mais encore le jour,
Notre Pere la tient fermée à double tour.
Il extravague, au moins, le bon-homme de Pere:
Parce qu'il hait ma Sœur, quand il eſt en colere,
Il lui donne par-ci, par-là, quelque ſoufflet;
Et moi, parce qu'il m'aime, il me donne le fouet.

LEANDRE.

Il eſt donc fort égal qu'il aime, ou qu'il haïſſe.

FRANCILLON.

Ma foi, je ne veux plus eſſuyer ſon caprice?
Je me laſſe de voir ſon ménage de chien,
Je me vais enrôler au premier jour.

VALENTIN.

Fort bien.

FRANCILLON.

Il ſemble né pour faire enrager fils & file
Mais, qui peut donc avoir mis dans notre famille

Ce

Ce Pere-là ?

VALENTIN.

Laiſſons votre Pere en repos.

FRANCILLON.

Qu'il nous y laiſſe, nous.

VALENTIN.

Pour changer de propos.
Peut-on ſçavoir de vous, ſi....

FRANCILLON.

J'ai fait votre affaire.

LEANDRE.

Et de quand ?

FRANCILLON.

D'hier au ſoir.

LEANDRE.

Et qu'a dit votre Pere ?

FRANCILLON.

Ma foi, je ne ſçai pas, car j'allai me coucher.
Mais je ne penſe pas qu'il ait dû ſe fâcher,
Trouvant ce qu'il cherchoit.

VALENTIN.

Contez nous cette hiſtoire.

FRANCILLON.

Hier au ſoir, le ſçachant dans ſon Laboratoire,
J'y monte, & ſur le feu j'y vois un des creuſets,
Où d'ordinaire il fait ſes plus hardis eſſais.
Il étoit plein d'argent, & de quelqu'autre choſe,
Dont d'inſtant en inſtant il redoubloit la doſe.
Je m'approche, & je ſouffle. Ah ! le joli garçon,
Dit-il, nous en ferons quelque choſe de bon.
Je faiſois l'innocent, en ſongeant en moi-même,
Comment je pourrois mettre à bout le ſtratageme.

VA-

VALENTIN.

Après?

FRANCILLON.

Ayant ſoufflé trois bons quarts d'heure & plus,
Mon Pere, las de voir ſes efforts ſuperflus,
Entre en ſon cabinet bruſquement, ſans rien dire;
Je l'entens parler ſeul, après je l'entens lire:
Mais il liſoit des mots que je ferois dix ans
A retenir. Enfin, ſans perdre plus de tems,
Je vous prens le creuſet avecque des pincettes,
J'en renverſe l'argent; & puis, ces choſes faites,
J'y mets le lingot d'or en la place.

VALENTIN.

Fort bien.
Il fut fondu d'abord?

FRANCILLON.

Bon! preſque en moins de rien.
Mon Pere s'en revient, murmurant en lui-même,
Les yeux tout égarés, & le viſage blême.
Il approche du feu.

VALENTIN.

Sçut-il s'appercevoir?....

FRANCILLON.

Ma foi, je lui donnai ſur le champ le bon ſoir,
Et ne vis point la ſuite. Oh ça, mon cher Beau-frere.
J'ai bien eu de la peine.

LEANDRE.

En voici le ſalaire;
Trois Louis, & dans peu je ſçaurai vous prouver

FRAN-

FRANCILLON.

Quands ils seront mangés, j'irai vous retrouver.
(il s'en va & revient sur ses pas, effrayé.)
J'entens mon Précepteur.

LEANDRE.

Quoi? Monsieur Polycrasse?

FRANCILLON.

Lui-même.

HORTENSE.

Juste Ciel!

LEANDRE.

Que faut-il que je fasse?

VALENTIN, *voulant rentrer dans la trappe.*

Rentrons, mais il nous voit.

SCÉNE IV.

LEANDRE, HORTENSE, FRANCILLON, POLYCRASSE, VALENTIN, NERINE.

POLYCRASSE.

ICi, que faites vous?
Quoi? dans la Bergerie on enferme les loups?

LEANDRE.

Monsieur, parlez plus bas.

POLYCRASSE.

Deux garçons & deux filles!
De quoi nous servent donc les portes & les grilles;
Si ces loups ravissans sont parmi nos troupeaux?

VA-

VALENTIN.

Nous ne ſommes point loups, nous ſommes des agneaux. (*lui préſentant une bourſe.*)
Si notre toiſon d'or appaiſoit votre bile....

POLYCRASSE.

Oh! que je ne ſuis pas un mortel ſi facile!

FRANCILLON.

Eh! *Domine.*

POLYCRASSE.

Tace.

LEANDRE.

Ne faites point de bruit.

POLYCRASSE.

Il faut que de ceci Folidor ſoit inſtruit.
Il m'a fait Précepteur de toute la famille;
Ainſi que ſur le fils, j'ai pouvoir ſur la fille.

LEANDRE.

Hortenſe, dès long-tems, a mon cœur & ma foi;
Et vous ſçavez, Monſieur....

POLYCRASSE.

Et que m'importe à moi?

NERINE.

Il faut que je m'en mêle.... Oh, ça; cher Polycraſſe....

POLYCRASSE, *la rebutant.*

Vade retrò.

NERINE.

Je vois qu'il faut que je l'embraſſe.

POLYCRASSE.

Ah! Crocodile!

NERINE, *l'embraſſant.*

Au nom de notre paſſion....

PO-

POLYCRASSE.

Ouf! je crains de tomber dans la tentation:
Allons vîte avertir....

HORTENSE.

O Ciel! j'entens mon Pere.
Que vais-je devenir?

VALENTIN.

Et nous, qu'allons-nous faire?

LEANDRE.

Valentin, tire-nous promptement d'embarras.

POLYCRASSE.

Oh! je vais....

VALENTIN, *le retenant, & l'enfonçant dans la trappe, avec Léandre & Francillon.*

Oh! parbleu, tu deſcendras là-bas.

POLYCRASSE, *tombant.*

Au ſecours!

FRANCILLON, *tombant.*

Ah!

VALENTIN, *à Léandre.*

Sur vous refermez bien la trappe:
Mais moi, comment faut-il qu'à préſent je m'échappe?

NERINE.

Cache-toi ſous la table.

VALENTIN, *ſe cachant ſous la table.*

Il eſt vrai, c'eſt bien dit.

HORTENSE.

Que fera-t-on, dis-moi, de ce Pédant maudit?

NERINE.

Ils ont de quoi là-bas; qu'ils le faſſent bien boire;
Il ne hait pas le vin, à ce que je puis croire.

HORTENSE.

Tais-toi, mon Pere vient.

NERINE.

Et votre Mere auſſi.

SCÉNE V.

FOLIDOR, ELISE, HORTENSE, NERINE, VALENTIN, *ſous la table*.

ELISE.

NE puis-je donc ſçavoir quel chagrin, quel ſouci
Vous vient de réveiller en ſurſaut?

FOLIDOR.

Ah! ma femme!
Je ſuis perdu.

ELISE.

Quel trouble agite donc votre ame?
Pourquoi courir ainſi de la cave au grenier,
Du grenier à la cave? Il faudra vous lier
Si cela continue. Au moins, daignez m'apprendre....

FOLIDOR, *à Nérine*.

Où donc eſt Francillon? il m'a ſemblé l'entendre.

ELISE.

Mon Dieu! ſans ce cher fils, tout vous eſt odieux;
Ce n'eſt que pour lui ſeul que vous avez des yeux.
Auſſi, le gâtez-vous; car jamais, à ſon âge,
On ne vit un enfant d'un tel libertinage.

Vo-

Votre exemple, aprés tout, lui fait avoir raiſon;
Il vous voit gouverner ſi bien votre maiſon!

FOLIDOR, *à Nérine.*

Faites-le-moi venir.

HORTENSE, *bas.*

Ah! je tremble, Nérine.

FOLIDOR, *à Hortenſe.*

Et vous, retirez-vous, votre aſpect me chagrine:

SCÉNE VI.

FOLIDOR, ELISE, VALENTIN, *ſous la table.*

ELISE.

COmme vous renvoyez votre fille!

FOLIDOR.

Ma foi,
J'ai toûjours fort douté qu'elle fut bien à moi;
Et je crois que quelqu'un l'a changée en nourrice;
Que cela ſoit ou non, je la hais.

ELISE.

Quel caprice!

FOLIDOR.

Laiſſons-là votre fille, & ne ſongeons qu'à moi:
Je ſuis au déſeſpoir.

ELISE.

Mais, ſçachons donc pourquoi?
Ne me direz-vous point l'aventure fatale...

FOLIDOR.

Je t'ai trouvée enfin. Pierre Philoſophale!
Mais helas! à quel prix!

ELISE.

Quoi? vous avez trouvé....

FOLIDOR.

Oui, ma femme, à la fin l'œuvre s'eſt achevé,
J'ai fait de l'or.

ELISE.

De l'or!

FOLIDOR.

Oui, j'en ai fait, vous dis je.

ELISE.

Vous avez fait de l'or, & cela vous afflige?
Quoi? c'eſt-là le ſujet qui vous rend ſi fâché?
Vous qui cherchiez...

FOLIDOR.

J'ai fait un fort mauvais marché,
Sans le ſçavoir pourtant.

ELISE.

Ne pouvez-vous me dire?....

FOLIDOR.

Ecoutez, puiſqu'il faut enfin vous en inſtruire.
Hier au ſoir, ennuyé de ſouffler vainement,
Et de manquer toûjours ce fortuné moment,
Ce degré de chaleur, où par certain mélange,
Par certaine vertu, l'argent en or ſe change:
C'eſt trop, dis je, *c'eſt trop me fatiguer envain,*
Employons un pouvoir au deſſus de l'humain.
En colere je ſors de mon Laboratoire,
J'entre en mon cabinet, & j'aveins un grimoire,
Que j'avois eu jadis d'un vieil Egyptien;

Je

Je le lis tout du long, sans y comprendre rien,
Tremblant à chaque mot que ma bouche prononce;
Et l'ayant lu, je fuis, sans attendre réponse.

ELISE.

Eh bien? de tout cela, quoi? qu'est-il arrivé?

FOLIDOR.

Je trouve à mon retour que l'œuvre est achevé.
Vos mouchettes d'argent que vous croyez perdues....

ELISE.

Eh bien?

FOLIDOR.

Je les avois dans un creuset fondues,
Et j'ai trouvé cet or en la place. Tenez.
(*En lui montrant le lingot d'or.*)
N'est ce pas là de l'or? voyez, examinez.

ELISE, *prenant le lingot d'or.*

Oui, c'en est en effet. Que j'étois malheureuse
De vous tant quereller!

FOLIDOR,

Cela vous rend joyeuse,
Dans le tems que je suis accablé de chagrin.

ELISE.

Nous allons marier votre fille, à la fin.
Dès aujourd'hui je vais faire avertir Léandre.
Depuis assez long-tems vous le faites attendre;
Mais voici l'heureux jour....

FOLIDOR.

Pas tout-à-fait encor:

ELISE.

Que voulez-vous de plus? vous avez fait de l'or;

Et vous ayez promis.

FOLIDOR.

D'accord; mais le Grimoire
N'a-t-il rien fait ma femme?

ELISE.

Eh quoi, vous pouvez croire...

FOLIDOR.

Oui, je crois que cet or par le Diable eſt produit;
Et pour vous dire tout, je l'ai vu cette nuit.

ELISE, *riant*.

Vous avez vu le Diable? & qu'a-t-il pu vous dire?
Que je ſçache....

FOLIDOR.

Oui, riez; voilà bien de quoi rire!

ELISE.

Vous avez vu le Diable?

FOLIDOR.

Oui, comme je vous vois.

ELISE.

Et dans quelle figure?

FOLIDOR.

En homme, comme moi;
Mais l'air d'un petit Maître & rempli d'arrogance.
Il faiſoit le gros dos, & l'homme d'importance.
Tout ce que tu voudras, en or ſera changé,
Commande; à t'obéir je me ſuis engagé,
M'a-t-il dit, *de tréſors je te ferai largeſſe:*
Mais auſſi ſouviens-toi de tenir ta promeſſe,
Dans un mois, au plus tard, je viendrai te chercher.

ELISE.

Ah! que dites-vous-là? Gardez de m'approcher.
Je ne veux plus vous voir.

FOLIDOR.

Ma femme!

ELISE.

Miſérable!

Qu'avez-vous fait?

FOLIDOR.

C'étoit ...

ELISE.

Allez-vous en au Diable.

FOLIDOR.

Quand j'ai lu ce Grimoire, où je n'entendois rien;
C'étoit dans le deſſein de m'acquérir du bien;
Et je ne croyois pas au Diable rien promettre.
Un tems ſi court encor, quand je pourrois remettre,
Que pourrois-je eſpérer?

ELISE, *s'adouciſſant.*

Il faut prendre parti,
Et n'avoir pas du moins ici le démenti.
Puiſqu'on vous a promis de l'or en abondance,
Souhaitez-en, pour nous, nous prendrons patience.
Il faut d'un mauvais pas ſe tirer comme on peut;
Et que le Diable après ....

FOLIDOR.

M'emporte, s'il le veut,
N'eſt-ce pas? vous croyez qu'en mon état funeſte;
Je voudrois enrichir des gens que je déteſte?
Quoi, votre fille & vous...

ELISE.

Autant qu'il vous plaira;
Haïſſez-nous; le Diable au moins nous vangera.

FOLIDOR.

Ah! de quel ſouvenir m'attriſtez-vous, ma femme! Hélas! n'augmentez point le trouble de mon ame. Non, je ne vous hais point, pardonnez au tranſport.

ELISE.

Au tranſport de folie.

FOLIDOR.

Eh bien, j'en ſuis d'accord;
Chacun a ſa folie, & ma peur fait la mienne.
Je crains qu'en ce moment le Diable ne revienne,
Demeurez avec moi, vous pourrez l'amuſer;
On dit qu'avec le ſexe il ſe plait à jaſer.

ELISE.

Peut-on être auſſi fou? Toute la nuit entiere,
Vous avez, en dormant, ronflé d'une maniere,
Que je n'ai pas clos l'œil; & ſi, je n'ai rien vu.
C'eſt quelque ſonge affreux qui vous aura déçu.

FOLIDOR.

Quoi! ce ſeroit un ſonge?

ELISE.

Oui, je vous en aſſure.

FOLIDOR.

Que je ſerois heureux! Mais par quelle aventure
Aurois-je fait de l'or? dites-moi.

ELISE.

Par hazard.
N'aviez-vous pas eſpoir d'en faire tôt ou tard?

FOLIDOR.

Oui, vous avez raiſon; & c'eſt peut-être un ſonge,
Qui ſe mêlant d'abord au chagrin qui me ronge,
Aura dans mon eſprit paſſé pour vérité.

SCÉ-

SCÉNE VII.

FOLIDOR, ELISE, NERINE.

NERINE.

MOnſieur...

FOLIDOR.

Où Francillon s'étoit-il arrêté?

NERINE.

Monſieur...

FOLIDOR.

Eh bien, Monſieur?

NERINE.

Je ne trouve perſonne,
Ni fils, ni précepteur.

FOLIDOR.

Ah! que cela m'étonne!
(*tirant ſes clefs.*)
Voilà mes clefs; je ſçais que toute ma maiſon
Eſt doublement fermée. Ah! je perds la raiſon,
Je ne me connois plus, & je n'y vois plus goutte:
Le Diable les a pris pour les gages, ſans doute.
Policraſſe?

POLICRASSE, *de deſſous la Trappe.*

Monſieur?

FOLIDOR.

Je ne me trompois pas.
D'où me répondez-vous?

PO-

POLICRASSE.

On nous tien ici-bas:

ELISE.

Je ne ſçais plus qu'en dire, & la choſe eſt trop forte,

(Elle lui arrache ſes clefs.)

Donnez-moi promptement les clefs de notre porte. Je veux ſortir.

FOLIDOR.

Reſtez.

ELISE, *fuyant.*

J'ai trop de peur, je cours,
Pour vous faire venir au plutôt du ſecours.

SCÉNE VIII.

FOLIDOR, VALENTIN, *ſortant de deſſous la table pour rentrer dans la trappe.*

FOLIDOR.

JE ſors auſſi ... Mais, Ciel! que vois-je ſous la table? Ah! me voilà perdu. Qu'eſt-ce là?

VALENTIN, *effrayé.*

C'eſt le Diable.

FOLIDOR, *effrayé.*

Ah!

VALENTIN, *ſe raſſurant peu à peu.*

Si tu fais du bruit, je te tordrai le cou.
J'aurois pu me changer en Ours, en Loup-garou,

En

En Greffier, en Sergent, en Bête plus vilaine :
Mais pour moins t'effrayer, j'ai pris figure humaine.
Tu t'étonnes de voir le Diable ainſi vêtu.
Cette nuit je te ſuis autrement apparu,
Beau diamant au doigt, pomme d'or à la canne,
L'air fier, j'étois alors Commis de la Douane :
Mais ayant par hazard trouvé dans mon chemin
Un Laquais, qui laſſé de ſon triſte deſtin,
M'a dit qu'il ſe donnoit à moi ſi ma puiſſance
Le pouvoit ſur le champ tirer de l'indigence ;
Auſſi-tôt j'ai troqué mon habit pour le ſien ;
J'en ai fait un Commis, & l'ai changé ſi bien ;
Que lui-même à preſent a peine à ſe connoître.

FOLIDOR.

Hélas ! dans quelque état que vous puiſſiez paroître,
Sçachant que c'eſt le Diable, en a-t-on moins de peur ?

VALENTIN.

Là, ne t'allarme point, diſſipe ta frayeur ;
Je ne viens point encor pour prendre ta perſonne,
Ce n'eſt que dans un mois.

FOLIDOR.

Au Diable l'on ſe donne
En liſant un Grimoire ?

VALENTIN.

Eh ! n'es-tu pas content ?
Je t'ai fait hier trouver ce que tu cherchois tant.
Tu n'as qu'à ſouhaiter.

FOLIDOR.

Je ſuis inconſolable,
Ayez pitié de moi,

BE-

VALENTIN.

Le Diable, pitoyable!
Tu te moques, tes pleurs ſont ici ſuperflus.

FOLIDOR.

Et mon fils? mon cher fils?

VALENTIN.

Tu ne le verras plus,
Car lorſque je ſerai contraint de te le rendre,
C'eſt dans ce même inſtant que je viendrai te prendre.

FOLIDOR.

Eh quoi? tous mes efforts ne me ſervent de rien?
Je ne me puis ſauver?

VALENTIN.

Il n'en eſt qu'un moyen.

FOLIDOR.

Quel eſt-il? ah! déja l'eſpoir rentre en mon ame.

VALENTIN.

De me donner quelqu'autre en ta place.

FOLIDOR.

Ma femme.
Prenez, je vous la donne, & de grand cœur, ma foi.

VALENTIN.

Oh! je n'en doute pas. Mais je n'en veux point, moi.
Des femmes, j'en ai tant que je n'en ſçais que faire.
C'eſt de tous les maris le préſent ordinaire.
Tu m'as donné la tienne un million de fois,
Je n'en ai point voulu.

FOLIDOR.

De qui donc faire choix?
Si j'avois des parens encor! mais ma famille

Con-

Conſiſte ſeulement en mon fils & ma fille.

VALENTIN.

Pour la fille, encor paſſe.

FOLIDOR.

Oui, mais ...

VALENTIN.

Tu la hais fort,
Je le ſçais:

FOLIDOR.

Il eſt vrai, mais j'aurois un remord.
Donner ma fille au Diable! Ah! la choſe eſt trop forte.

VALENTIN.

Fais comme tu voudras; dans un mois je t'emporte.

FOLIDOR.

Si vous pouviez ſçavoir le cruel embarras...

VALENTIN.

Pour t'en tirer, apprens ce que tu ne ſçais pas.
La fille en queſtion, n'eſt nullement ta fille,
Les Diables ſçavent tout. Autrefois certain drille
En contoit à ta femme.

FOLIDOR.

Et c'eſt de leurs amours
Que cette fille vient? Je m'en doutai toûjours:
Je cherchois la raiſon de ma haine implacable.
Puiſqu'Hortenſe n'eſt point à moi, qu'elle aille au Diable,
Prenez-la, j'y conſens. Mais parlons entre nous,
Alors que vous l'aurez, dites, qu'en ferez-vous.

VALENTIN, *embarraſſé.*

J'en ferai ... Mais que ſçais-je?... Une beauté brillante,

Qui

Qui ne trouvera point de cœurs qu'elle n'enchante;
J'en rendrai mille gens à la rage amoureux;
Et comme elle n'aura que des rigueurs pour eux,
Ils ſe donneront tous au Diable pour lui plaire,
Et ce ſont des Sujets qu'elle ſçaura me faire.

FOLIDOR.

Vous la laiſſerez donc en pleine liberté?

VALENTIN.

Aſſurément.

FOLIDOR.

Et moi, vous m'auriez emporté?

VALENTIN.

Ça, concluons un peu; crois-tu que cette Hortenſe
Conſente à ſe donner à moi ſans répugnance?

FOLIDOR.

Vous connoiſſant pour Diable, elle n'en fera rien;
Et vous croyant Laquais, c'eſt encor pis.

VALENTIN.

Eh bien,
Je vais changer d'habit.

FOLIDOR.

Changez plutôt de mine;
Car à voir vos yeux ſeuls, aiſément on devine
Que vous êtes le Diable.

VALENTIN.

Ainſi, pour l'abuſer,
Je vais en beau Blondin me métamorphoſer.
Elle avoit un Amant?

FOLIDOR.

Oui, qu'on nommoit Léandre.

VALENTIN.

J'en connois la figure, & je m'en vais la prendre.

FO-

FOLIDOR.

Ah! pour ne vous point voir, je détourne les yeux,
Et voudrois pour beaucoup être loin de ces lieux.
(Dans le temps que Valentin s'enfonce dans la trappe, Léandre sort de dessous le Théâtre, & paroît à sa place.)

SCÉNE IX.

LEANDRE, FOLIDOR.

LEANDRE.

POurquoi ce changement est-il si formidable?

FOLIDOR, *effrayé.*

Ah! que vois-je? où s'étend la puissance du Diable!
J'ai de la peine à croire encor ce que je vois.
Comment donc? le visage, & la taille, & la voix,
On diroit de Léandre.

LEANDRE.

Avec cette figure
Pourrons-nous l'abuser?

FOLIDOR.

Oh! la chose est bien sûre.

LEANDRE.

Qu'elle vienne au plutôt.

FOLIDOR.

Oui, mais auparavant
Je veux revoir mon fils; vous trompez fort souvent, Vous

Vous autres Diables.

LEANDRE.

Non ne crains rien.

FOLIDOR.

Oh! de grace,
Rendez-moi mon cher fils, & même Polycraſſe.

LEANDRE, *à part.*

Je crains, malgré l'argent que je leur ai donné,
Que le vin qu'ils ont bu ...

FOLIDOR.

Vous ſemblez étonné.
Qu'a-t-on fait de mon fils? Hélas! que j'appréhende....
Comment? ne pouvez-vous m'accorder ma demande?

LEANDRE

Il faut te ſatisfaire. Eſprits, qui m'écoutez,
Qu'on relâche à l'inſtant ceux qu'on tient arrêtés.

SCÉNE X.

FOLIDOR, LEANDRE, POLYCRASSE, & FRANCILLON, *ſortant de deſſous le Théâtre, ivres.*

FOLIDOR.

AH! voilà mon cher fils! Viens ça, que je t'embraſſe,
Et je revois auſſi ce pauvre Polycraſſe!
Ils ne me diſent rien, & ſemblent endormis.

LEAN-

LEANDRE.

C'eſt que du charme encore ils ne ſont pas remis.
(*à part.*)
Qu'ils ſont ivres !

FOLIDOR.

Enfin, j'ai briſé votre chaîne.

LEANDRE.

Finiſſons notre affaire.

FOLIDOR.

On a bien de la peine
Pour t'avoir...

POLYCRASSE, *ivre.*

Facilis deſcenſus Averni.

FOLIDOR.

Mon fils, reconnois-moi.

FRANCILLON, *ivre.*

Bon jour, *vinum vini*;

LEANDRE, *à part.*

J'enrage, ils vont parler.

FOLIDOR.

Comment donc? qu'eſt-ce à dire?

FRANCILLON, *ivre.*

C'eſt-à-dire, du vin.

FOLIDOR.

Du vin?

POLYCRASSE, *ivre.*

Je ſçais l'inſtruire:
Avant qu'il ſoit dix ans, j'en veux faire un Docteur.

FRANCILLON, *ivre.*

Non, non, je ne veux pas, je veux être Souffleur.
Je ne ſouffle pas mal, au moins.

FOLIDOR.

Il paroît ivre.

FRANCILLON, *ivre.*

La Bouteille ſera déſormais mon ſeul Livre.
Je ne veux point avoir un autre Rudiment.

FOLIDOR.

Quels diſcours ſont-ce là?

LEANDRE.

C'eſt un enchantement.

FRANCILLON, *ivre.*

Oui, je ſuis enchanté. Votre vin, cher Beau-frere,
Eſt un vin... Il en faut faire boire à mon pere.
Retournons aux Enfers.

LEANDRE, *à part.*

Ah! me voilà perdu!

(*à Polycraſſe*) Faites-le taire au moins.

POLYCRASSE, *ivre.*

Oui, paix; le voilà tû.
Et moi, je vais parler. Le vin...

LEANDRE, *à part.*

Que va-t-il dire?

POLYCRASSE, *ivre.*

Voilà la grande erreur.

LEANDRE, *à part.*

Je ſouffre le martyre.

POLYCRASSE, *ivre.*

Quand on trouve du vin mauvais, on dit d'abord:
Voilà du vin du Diable.

FOLIDOR.

Eh bien?

POLYCRASSE, *ivre*

On a grand tort.

Le

Le vin du Diable eſt bon ; n'eſt-il pas vrai ?

FRANCILLON, *ivre.*

Sans doute.
Allons-en boire encor, & que mon pere en goûte.

FOLIDOR.

Reſteront-ils long-tems dans cet égarement ?

LEANDRE.

Je vais les en tirer dans ce même moment.
Le charme finira tout auſſi tôt qu'Hortenſe,
Livrée entre mes mains... La voici qui s'avance.

SCÉNE XI.

FOLIDOR, ELISE, LEANDRE, HORTENSE, NERINE, POLYCRASSE, & FRANCILLON, *ivres.*

ELISE *à Hortenſe, bas.*

JE ſuis aſſez inſtruite, & vais vous ſeconder.
(*à Folidor.*)
Et bien, vous aviez tort de vous intimider.
Votre fils retrouvé vous tire enfin de peine.
Mais Léandre en ces lieux ! quelle affaire l'amene ?

FOLIDOR, *à Eliſe.*

Je lui donne ma fille. (*à Hortenſe.*) Oui, je veux aujourd'hui,
Aprés tant de refus, que vous ſoyez à lui.
N'y conſentez-vous pas ?

HORTENSE.

Si j'y conſens, mon Pere?
Ah! je ferai toûjours ce qui pourra vous plaire.

ELISE.

Léandre, emmenez-là chez vous, & promptement,
De crainte qu'il ne change encor de ſentiment.

FOLIDOR.

Je n'en changerai point, & conſens qu'il l'emmene.

LEANDRE, *emmenant Hortenſe.*

Monſieur, juſqu'au revoir.

FOLIDOR.

N'en prenez pas la peine?

SCÉNE XII.

FOLIDOR, ELISE, POLYCRASSE, & FRANCILLON *ivres.*

ELISE.

ÇA, réjouiſſons-nous?

FOLIDOR.

Vous en avez ſujet!
A qui croyez-vous donc donner ce cher objet,
Ce bel enfant, qui m'eſt venu de contrebande?

ELISE.

A Léandre. Voyez la plaiſante demande!

FO-

FOLIDOR.

De joie en ce moment vos ſens en ſont ravis.

ELISE.

Sans doute.

FOLIDOR.

C'eſt donc là Léandre, à votre avis?

ELISE.

Si ce n'eſt pas Léandre, il eſt en tout ſemblable.
Et qui ſeroit-ce donc, s'il vous plait?

FOLIDOR.

C'eſt le Diable,
Qui ſans ce beau préſent m'auroit rompu le cou.

ELISE.

Par ma foi, mon mari, vous êtes un grand fou!

SCÉNE DERNIERE.

FOLIDOR, ELISE, VALENTIN, POLYCRASSE, & FRANCILLON *ivres*, NERINE, MUSICIENS, MUSICIENNES.

VALENTIN.

PLace, place Meſſieurs; voici de la Muſique,
Que le Diable conduit.

FOLIDOR.

Du moins, que l'on m'explique...

UNE MUSICIENNE *chante*.

Tu crois au Diable abandonner Hortenſe,

Elle ſe voit dans les bras de l'Amour.
De ſon Amant tu trompois l'eſpérance.
Mais il a ſçu tromper ta vigilange,
Chacun à ſon tour.

II. MUSICIENNE.

Pour obtenir la main de ſa Maîtreſſe,
Léandre fait le Diable dans ce jour;
Et dès demain, pour prix de ſa tendreſſe,
Elle ſera peut-être la Diableſſe;
Chacun à ſon tour.

FOLIDOR.

Comment donc s'il vous plait? Que veut dire ceci?
Laiſſez-là vos chanſons, je veux être éclairci.

ELISE.

Quel éclairciſſement vous faut-il davantage?
Vous êtes pris pour dupe.

FOLIDOR.

Oh! qu'entens-je? J'enrage.
Comment donc, malheureux vous oſez me duper?

VALENTIN.

Monſieur, je vous trompois, je viens vous détromper,
Je ne ſuis point le Diable.

FOLIDOR.

Et quel es-tu donc, traître?

VALENTIN.

Mon nom eſt Valentin, & Léandre eſt mon Maître.
Sçachant que vous vouliez trouver abſolument,
Ce que tant d'autres Fous ont cherché vainement;
J'ai voulu là-deſſus contenter votre envie;
Et ce que n'avoient pu vos ſecrets de Chymie,

Vo-

Votre fils Francillon l'a fait par mon moyen.
J'ai mis entre ſes mains un Lingot d'or.

FOLIDOR.

Eh bien?

FRANCILLON *ivre.*

Eh bien, je l'ai jetté dans le creuſet, mon pere:

FOLIDOR.

Comment, Coquin! c'eſt toi? ....

FRANCILLON *ivre.*

Tout doux, point de colere.

FOLIDOR.

Puis-je croire....

FRANCILLON *ivre.*

Oui, croyez que je ne vous mens pas.

POLYCRASSE *ivre.*

L'enfant dit vrai. Monſieur, *In vino veritas.*
Mais il faut châtier le vin dans la jeuneſſe.

FRANCILLON *ivre.*

Me châtier!

FOLIDOR, *à Polycraſſe.*

Et vous, avec votre ſageſſe,
Avec votre air cagot, vos diſcours de Pédant....

FRANCILLON *ivre.*

Il faudroit lui donner le fouet.

POLYCRASSE *ivre.*

Impertinent!

FRANCILLON *ivre.*

Vous êtes un ivrogne.

FOLIDOR.

Ah! je me déſeſpére.
Se peut-il? .... Mais j'ai tort de me mettre en colere.

Per-

Perſonne n'a jamais au monde eu tant de peur:
Mais puiſque je me vois remis de ma frayeur,
Je vous pardonne à tous, & ne veux de ma vie,
Ni ſoufler, ni chercher des ſecrets de Chymie.
Mais que je ſçache au moins comment dans ma maiſon....

VALENTIN.

Suffit, de tout cela nous vous rendrons raiſon.
Nous en ferons tantôt l'entretien de la table.
A préſent achevons la Muſique du Diable.

DIVERTISSEMENT.

En Muſique.

I. MUSICIEN.

L'Honneur, l'Argent, l'Amour;
Sont trois Diables
Impitoyables,
Qui ſe combattent tour à tour.
La Place d'Armes
Eſt un jeune cœur,
Que défend le Diable d'Honneur:
Le Diable d'Amour, par ſes charmes;
Par ſes larmes,
Cherche à s'en rendre vainqueur.
Avec ſes fleches
Il fait des breches:
Mais le Diable d'argent, d'un plein ſaut;
Monte à l'aſſaut.

FRANCILLON *ivre:*

Du vin de mon Beau-Frere
Je boirois ſoir & matin.
Plus de Beſpautere,
De Rudiment, de Grammaire:
Du vin.

I. MUSICIEN:

Une femme toûjours égale,
Des Amans heureux & diſcrets;

C'eſt

C'eſt la Pierre Philoſophale,
Qu'on ne trouvera jamais.

II. MUSICIEN.

Un Gaſcon qui ſouvent régale ;
Un normand qui hait les Procès,
C'eſt la Pierre Philoſophale,
Qu'on ne trouvera jamais.

I. MUSICIENNE.

Ah ! que l'Hymen eſt agréable
Pour un jour !
Tout y plait, tout en eſt aimable,
C'eſt l'Amour.
Le lendemain n'eſt pas ſemblable.
Dans une nuit,
Tout eſt détruit.
Le ſoleil luit,
L'Amour s'enfuit,
C'eſt le Diable.

VALENTIN.

Ah ! que le Parterre eſt aimable
Dans ce jour !
Son bon goût nous eſt favorable ;
C'eſt l'Amour.
Quand une piece eſt déteſtable,
Quelle rumeur !
Quelle fureur
Contre l'Acteur !
Contre l'Auteur !
C'eſt le Diable.

FIN.

68852